

## ***Littérature et circonstances de Gilles Marcotte*** **La littérature québécoise à sa place**

Gilles Dorion

Numéro 76, hiver 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/44644ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dorion, G. (1990). *Littérature et circonstances de Gilles Marcotte : la littérature québécoise à sa place*. *Québec français*, (76), 76–77.

## La littérature québécoise à sa place

Gilles DORION



n ne dira jamais assez le rôle important joué par Gilles Marcotte dans l'institution littéraire québécoise. Son plus récent recueil d'études critiques, *Littérature et Circonstances\**, publié à l'Hexagone, en constitue une brillante illustration car elle met la littérature québécoise à sa place. Vingt-six articles, donc, — l'un étant la fusion de deux, — sont ici rassemblés sous deux grands intitulés : « Histoire, institutions, thématique » et « Écrire », et couvrent les années 1968 à 1987. Dans la première partie (16 articles), subdivisée en trois « thèmes », « D'une littérature québécoise », « Autour de l'Hexagone » et « Significations du roman », plus que jamais m'est apparue la nécessité incontournable de situer des « essais » dans des époques données, de déterminer les circonstances qui les ont engendrés. Il n'aurait pas été inutile, — lorsque le critique traite des mêmes sujets, bien sûr, — de signaler près de chaque titre le moment d'écriture du texte, afin que le/la destinataire de l'« anthologie » puisse suivre l'évolution des idées de l'« essayiste » sur chaque question, discerner les nuances et les repentirs... Des repentirs ? Si peu... Alors qu'on apprend, à la lumière de solides études (de là la distance infranchissable d'avec les « essais », essentiellement inchoatifs), à réviser ou à conforter ses propres jugements littéraires, ne serait-ce que pour demeurer dans la plus stimulante des contradictions, on se rend compte que, sur certains points particuliers, Marcotte n'a pas modifié ses opinions, malgré ses relectures sur le nationalisme et ses liens avec la littérature et l'institution québécoise, par exemple.

Relire, c'est le commencement de la lecture.

Gilles Marcotte

### Nationalisme et littérature québécoise

Cela est manifeste dès l'introduction, où il emploie un argument qui se retourne contre lui-même, pour justifier ses positions. Loin de moi l'intention de chercher querelle au critique sur ce point, ni même de la vider comme l'aurait sans doute souhaité la revue *Liberté* en 1985, lorsqu'elle amorçait une chronique intitulée « Légitime offense » — légitime pour qui ? — qui n'a pas survécu à la seconde. Si Marcotte s'oppose à ce que la littérature soit mise, comme monseigneur Camille Roy le proposait, « en service national », il faut reconnaître que les arguments qu'il invoque, la dialectique (presque) irrécusable qu'il développe, sont « gênants » pour ses adversaires ou contradicteurs. Et si l'on attribuait aux mots « national » et « nationalisme » une signification différente de celle qu'il impose ? Si, débarrassée de l'abstraction, la littérature était rapprochée de la matrice culturelle (et non pas uniment politique) ? Si... ? Son refus, parfois un peu farouche et polémique, ne semble souffrir aucune atténuation. Cela révèle sûrement une grande honnêteté intellectuelle en même temps qu'une divergence fondamentale : son « nationalisme » n'est pas de la même essence que celui des autres. Et, s'il se range aux côtés de Georges Bataille, il me semble difficile d'admettre qu'il table sur les apparents tiraillements d'André Belleau — qui, soit dit en passant, a joyeusement malmené certains collaborateurs de *Cité libre* — tant dans le domaine littéraire que politique, pour renforcer sa propre argumentation. Son « anti-nationalisme », qui tourne souvent à l'obsession, à des formules malheureuses lorsqu'il dénomme la littérature québécoise une « petite littérature » ou une « littérature mineure », comme Gérard Tougas l'a fait dans *Destin littéraire du Québec* (1982), accompagne toute sa trajectoire.

L'anthologie *Présence de la critique*, qu'il présente en 1966, sous-titrée *Critique et littérature contemporaine au Canada français*, ne soulève pas la question, sauf celle de «petite littérature» (p. 12). Cette problématique me semble, néanmoins, extrêmement dynamique et me rappelle l'intéressant «Post-scriptum» des *Bonnes Rencontres* (1971), «Intégration, indépendance ou statut particulier?», qui concluait son recueil, réparti en trois «domaines»: français, anglais, canadien-français, et dont certains arguments se trouvent repris dans l'introduction du *Roman à l'imparfait* (1978, p. 18), qui vient d'être réédité dans la collection Typo. Voilà un sens de la continuité et, tout à la fois, de la permanence des jugements critiques portés par Gilles Marcotte.

### Poésie et roman

Une fois ses balises bien posées, son cheminement critique se poursuit dans «Autour de l'Hexagone», qui mérite toutes ses louanges alors qu'il se livre à l'étude des prospectus et de la «nouvelle poésie» de la maison d'édition en 1978. Ses «Notes sur le thème du pays», déchronométrées, — elles ont d'abord paru en 1971, — nous ramènent à la question essentielle: Marcotte proposerait-il la même analyse, aujourd'hui, du statut du pays revendicateur jusqu'au pays nommé, enfin jusqu'au pays tout court, comme espaces poétique et national, tel que revendiqué par plusieurs poètes de l'Hexagone, Gaston Miron, Luc Perrier, Fernand Ouellette, Yves Préfontaine, Olivier Marchand, Gilles Hénault, Pierre Perrault, Jacques Brault...? N'a-t-il pas là encore tendance à indifférencier la littérature québécoise, comme si la différencier lui attribuait par le fait même un statut de «mineure»? Quant aux «Significations du roman», qui complètent la première partie, où les analyses s'attardent à André Langevin, Victor-Lévy



autres, dont l'étude de Marcotte, *la Prose de Rimbaud*, vient d'être rééditée par Boreal). Les études, plus fouillées les unes que les autres, si elles sont lucides et pénétrantes, sont sans complaisance et ne versent ni dans l'éloge ni dans la démolition. Elles reconnaissent, en particulier, le travail de pionnier d'Octave Crémazie en critique littéraire, un «plus-que-père», appuient l'action de Victor Barbeau contre l'enfermement linguistique d'une pseudo-langue québécoise, suivent minutieusement le cheminement des auteurs étudiés en les récupérant un peu, au besoin, dans le sens de sa thèse (Crémazie, Brault, Belleau, Ferron...).

### Concluons...

Au terme de ce trop rapide survol, on ne peut que s'incliner devant l'expérience étendue et le jugement, parfois ironique, que Marcotte pose sur les objets de ses études. Sa connaissance remarquable du corpus québécois est garant de la rectitude, sinon de la justesse de ses observations. Ses références nombreuses lui permettent d'ouvrir les horizons littéraires et invitent ses lecteurs/lectrices à ne pas contraindre la littérature québécoise dans des limites qu'il considère trop étroites. J'aurais souhaité, en plus d'un index, toujours fort utile pour la recherche, une conclusion au moins provisoire. Mais Gilles Marcotte pouvait-il en écrire une, alors que rien n'est conclu? ●

\* Gilles Marcotte, *Littérature et Circonstances*, Montréal, l'Hexagone, 1989, 352 p. (Coll. «Essais littéraires»).

Beaulieu, Marie-Claire Blais, Hubert Aquin, Réjean Ducharme-Ducharme-Ducharme, l'Acadienne Antonine Maillet, Jacques Poulin, Michel Tremblay, Bertrand B. Leblanc, Jean-Marie Poupard, elles aboutissent à une conclusion rassurante: le critique affirme avoir trouvé que le roman québécois (d'avant 1979) témoignait de la rencontre, sur le mode (et non pas «monde») de la transformation, entre le plus ancien et le plus nouveau. Un texte plus récent d'au moins dix ans arriverait-il aux mêmes conclusions?

### «Écrire»

La deuxième partie s'attache à sept écrivains québécois, dont trois essayistes, trois romanciers et un poète, et à trois poètes français (Rimbaud, entre